



HAL
open science

Interaction : lieu, moyen ou objet d'acquisition ?

Marinette Matthey

► **To cite this version:**

Marinette Matthey. Interaction : lieu, moyen ou objet d'acquisition ?. Langues et sociétés. Approches sociolinguistiques et didactiques. Etudes offertes à Alain Giacomi , 2010, 978-2-296-13991-6 (br.). hal-01257746

HAL Id: hal-01257746

<https://hal.science/hal-01257746>

Submitted on 25 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Interaction : lieu, moyen ou objet d'acquisition ?

Matthey, Marinette (2010). Interaction : lieu, moyen ou objet d'acquisition ? Dans Cl. Vargas, L.-J. Calvet, M. Gasquet-Cyrus, Da. Véronique & R. Vion (dir.) *Langues et sociétés. Approches sociolinguistiques et didactiques. Etudes offertes à Alain Giacomi* (pp 31-42). Paris : L'Harmattan.

Un coup d'œil partiel et partial sur 25 ans de travaux francophones dans le domaine « acquisition et interaction » nous permet de repérer quelques noms et quelques dates qui seront familières aux acteurs de ce champ : Giacomi 1986, Bange 1987¹, Py 1989, Pietro, Matthey & Py 1989/2004, Vasseur 1991, Bange 1992, Bartning 1992, Dausendschön-Gay & Krafft 1990, 1991, Matthey 1996/2001, Gajo & Mondada 2000, Mondada & Pekarek-Doehler 2000, Pekarek-Doehler 2004, Arditty 2004, Bozier 2005...

Alain Giacomi est l'un des pionniers en la matière. Il participe en effet au 5e colloque « Acquisition d'une langue étrangère : perspectives et recherches » qui se déroule à la Baume-lès-Aix du 24 au 26 mai 1984, en offrant une contribution, mais également en coordonnant la publication des actes avec Daniel Véronique (Giacomi & Véronique 1986)². Dans leur introduction, les éditeurs soulignent que ce colloque s'inscrit dans la foulée des précédents, et que les contributions qui y ont été présentées ont toutes quelque chose à voir avec les questions majeures que posaient Perdue et Porquier (1979) lors du premier colloque de la série. Et de citer un extrait des actes parus dans *Encrages*, publication de Paris 8 :

« Comment apprend-on une langue étrangère ? Selon quels processus se construit cet apprentissage ? [...] Peut-on parler d'une « langue de l'apprenant » de langue étrangère ? Comment la décrire ? Quel est, parmi les systèmes linguistiques, le statut de cette langue intermédiaire ? Quels sont les facteurs et les variables qui influencent sur son utilisation ? » (Perdue & Porquier 1979, cités par Giacomi & Véronique, 1986 : 9).

Ce sont toutes les questions liées à l'interlangue et à son développement qui apparaissent en filigrane. L'interlangue, dite aussi « langue de l'apprenant », ou encore « langue intermédiaire », c'est la grande affaire de ces années-là. Il s'agit à la fois de poser les questions liées à l'apprentissage d'une langue seconde, mais on s'intéresse aussi aux facteurs qui influencent son

¹ Littérature « grise » circulant uniquement dans le *Réseau européen de laboratoires sur l'acquisition des langues*, le RELA, de même que le papier de Dausendschön-Gay & Krafft (1990).

² Pour la petite histoire des réseaux scientifiques et la postérité (et en écho à la contribution de Jo Arditty à ce volume d'hommage), mentionnons que les président-e-s de séance étaient Anne-Claude Berthoud, Daniel Bresson, Anna Giacalone-Ramat, Henri Besse, Claire Blanche-Benveniste et Albert Valdman et que présentèrent des communications (entre autres): Jo Arditty, Bernard Py & Jean-Luc Alber, Jorge Giacobbe, Robert Vion, José Delofeu, Wolfgang Klein & Clive Perdue, Anne Trévisse, Marie-Thérèse Vasseur, Rémi Porquier, Suzanne Schlyter, Robert Chaudenson, Norbert Dittmar, André Valli, Colette Jeanjean, Danièle Bailly, Louise Dabène, Yves Gentilhomme, Monique Lambert, Daniel Gaonac'h, Jean Veronis...

utilisation. L'intérêt pour la langue en actes se manifeste déjà dans la citation de Perdue et Porquier, mais dans une perspective qui semble encore bien monologique. Dans sa contribution, en revanche, Alain Giacomi manifeste son intérêt pour l'interaction en tant que telle. Sa communication est intitulée « Processus de structuration de l'énoncé en interaction et acquisition », et il l'introduit en ces termes :

« Nous avons choisi un point de vue interactionnel qui consiste, d'une part, à considérer l'interaction comme le lieu privilégié où se développe la dynamique de l'interlangue par les mécanismes de vérification, d'utilisation et de réutilisation — et par là même, d'acquisition — qu'elle sous-tend — et d'autre part, à dépasser la dichotomie souvent faite entre organisation discursive et organisation grammaticale qui aboutit, la plupart du temps, à une mise entre parenthèses du contexte pragmatico-interactionnel, c'est-à-dire des conditions linguistiques rendant possibles l'échange » (Giacomi, 1986 : 287-288).

Il y a dans le choix d'Alain Giacomi deux pistes de recherche qui seront bien parcourues par la suite. Si la formulation « mécanismes de vérification, d'utilisation et de réutilisation [de l'interlangue] » ancre bien les propos d'Alain dans l'air du temps des années 1970-1980, elle ouvre aussi la voie aux travaux d'Uli Dausendschön-Gay et d'Uli Krafft qui postulent l'existence d'un SLASS (*Second Language Acquisition Support System*), à l'image du LASS proposé par Bruner (1983). Le SLASS permet aux locuteurs en situation exolingue d'assurer l'intercompréhension grâce à l'étagage des productions du locuteur « novice » par le locuteur « expert » (on parle alors volontiers d'« alloglotte » et de « natif ») ; les « Séquences potentiellement acquisitionnelles » (SPA) (De Pietro, Matthey et Py 1989) creuseront également cette veine de recherche, avec un certain succès puisque l'article en question sera beaucoup cité (mais souvent pour être critiqué !).

Quant à la question des liens entre l'« organisation discursive » et l'« organisation grammaticale », elle est très actuelle aujourd'hui, non seulement dans une visée acquisitionnelle mais aussi par rapport à la question générale des liens entre syntaxe et interaction. On parle plutôt aujourd'hui d'organisation syntaxique des énoncés et d'organisation séquentielle des tours de parole, mais il s'agit bien du prolongement de ce même questionnement, devenu central dans la linguistique interactionnelle. On théorise dans ce champ les liens entre syntaxe et prosodie, la multimodalité, et de manière plus fondamentale l'émergence des structures syntaxiques dans les pratiques langagières orales dialoguées (Mondada (2008) brosse un panorama très complet de ce courant). En ce sens, la linguistique interactionnelle rejoint les recherches sur la syntaxe du français parlé, qui mettent l'accent sur la systématité des phénomènes de dislocation et de clivage et le rôle essentiel qu'ils jouent dans la fabrication du discours. Ces travaux ont

profondément renouvelé les conceptions traditionnelles de la grammaire, que cela soit dans une perspective non acquisitionnelle (Avanzi & Horlacher 2007), ou dans la description de l'évolution de l'interlangue (par exemple Pacheco López 2010).

Ainsi, l'importance attribuée à l'interaction dans les phénomènes linguistiques a passablement cru au cours de ces vingt dernières années, et il me semble que la conception du rôle et du statut de l'*interaction* dans une théorie de l'*acquisition* a beaucoup évolué. Cet hommage à Alain est une bonne occasion pour proposer une brève réflexion sur cette question des liens entre interaction et acquisition, en toute légèreté et au fil de la pensée, comme m'y autorise le genre !

1. Interaction

Commençons par l'interaction... Parler d'interaction verbale, c'est forcément être renvoyé à l'interaction sociale, et on ne peut guère parler d'interaction sociale sans mentionner les vues de Vygotsky, qui continuent d'exercer une forte séduction et dont les écrits se prêtent à de nombreuses relectures herméneutiques. Les conceptions du psychopédagogue russe, souvent médiatisées par le courant américain des approches socioculturelles (Bruner, Wertsch, Tomasello...) peuvent se résumer ainsi : le développement des facultés psychiques supérieures de l'être humain (en gros : l'attention, la mémoire, le raisonnement) est fortement influencé par les *signes culturels* qui sont perçus, reconnus et interprétés au sein d'une société donnée. Traduite dans l'état des connaissances actuelles, l'approche de Vygotsky peut être un peu cavalièrement reformulée ainsi : la plasticité du cerveau est telle que ce sont les interactions sociales qui configurent l'intelligence. L'intelligence tire donc sa forme du social, et c'est bien sûr la langue, mobilisée au sein d'interactions ayant plus ou moins de sens pour les participants, qui est l'outil le plus puissant pour configurer, organiser, hiérarchiser ces signes. Dans la vision de Vygotsky, la coopération est indissociable de la transmission culturelle, et on peut noter au passage que les comportements collaboratifs se manifestent dans beaucoup d'espèces animales (les singes s'épouillent mutuellement, les chevaux au pré se placent tête-bêche pour bénéficier des coups de queue du congénère, qui chassent ainsi les mouches autour de leur tête). Chez les humains, une des manifestations de la collaboration est le phénomène d'étayage où les « experts » encadrent les actions des « novices ». La ritualisation de certaines séquences interactionnelles dans le contexte particulier de la conversation exolingue, décrites dans le cadre de la théorie du SLASS ou des SPA, est une manifestation de cette aptitude spontanée à la collaboration.

Être interactionniste signifie donc qu'on accepte le postulat selon lequel les dimensions sociales sont premières dans la compréhension et l'interprétation des phénomènes cognitifs. Cela ne signifie pas forcément, me semble-t-il, que l'interaction verbale est le seul lieu où se transmet la culture, mais que la langue (comprise à la fois comme « les mots », jamais neutres comme l'affirme Bakhtine³, mais aussi comme les formes de discours régulant les interactions) médiatise notre rapport au monde. Elle porte les traces des innombrables interactions sociales menées par d'autres humains, à la fois « horizontalement » (dans le même temps mais dans un autre espace) et historiquement (dans un même espace mais dans un autre temps).

La centralité de l'interaction dans les affaires humaines fait qu'elle ne constitue pas un domaine d'étude réservé aux linguistes, loin s'en faut. On peut s'attendre toutefois à ce que ces derniers, d'une part, soient particulièrement outillés pour mettre au point un métalangage permettant de décrire les unités pertinentes de la langue dans l'interaction, et, d'autre part, fassent intervenir dans leurs explications (ou interprétations) théoriques de la langue et du discours cette dimension sociale fondamentale.

« Dimension sociale » renvoie certes à la coordination de l'action conjointe dans l'ici et maintenant de la situation de communication, mais aussi à tout ce qui a trait à l'expérience de vie de l'individu (son histoire en tant que personne et en tant que membre de différents groupes), aux interactions sociales auxquelles il participe régulièrement à un moment donné de sa vie (son réseau, ses pratiques linguistiques au sein de ce réseau) et à la représentation sociale des langues et du langage qu'il ou elle (re)construit au cours de ces interactions qui constituent son expérience de vie.

Que les sociolinguistes s'intéressent aux traits linguistiques en tentant, par exemple, de donner une image organisée de la présence de certains traits phonétiques en fonction des lieux, des âges, des registres, des styles et des classes sociales (ce que fait la sociolinguistique labovienne), ou qu'ils s'intéressent à la manière dont les locuteurs utilisent telle ou telle manière de dire pour définir la situation de communication dans laquelle ils sont engagés (sociolinguistique d'inspiration gumperzienne), tous s'accordent pour mettre au centre de la réflexion l'impact des relations humaines sur les formes langagières.

³ «Aucun membre de la communauté verbale ne trouve jamais des mots de la langue qui soient neutres, exempts des aspirations et des évaluations d'autrui, inhabités par la voix d'autrui. Non, il reçoit le mot par la voix d'autrui, et ce mot en reste rempli. Il intervient dans son propre contexte à partir d'un autre contexte, pénétré des intentions d'autrui. Sa propre intention trouve un mot déjà habité». (Cité par Todorov, 1981, p. 77)

Ce postulat, qui est aussi et peut-être d'abord une posture philosophique, rassemble finalement beaucoup de chercheurs ayant des conceptions linguistiques fort différentes. Celles de Basil Bernstein dans les années 60 sont très éloignées de celles des conversationnalistes aujourd'hui, mais les deux parlent d'ordre social. En effet, on ne peut comprendre la logique de la dichotomie « code restreint » vs « code élaboré » du premier sans relier ces *codes* à la manière dont se met en place et se reproduit l'ordre social au sein de l'institution sociétale en question (famille, école, armée...), et la manière d'exercer le pouvoir est en lien avec les activités langagières déployées. Pour Garfinkel et les conversationnalistes, l'ordre de la conversation manifeste aussi l'ordre social ; il n'a pas à être cherché ailleurs que dans l'action « située et distribuée » des membres qui l'accomplissent par le déploiement d'activités quotidiennes, plus ou moins coordonnées par le recours au langage articulé.

Les conceptions des langues et du langage ne sont pas les mêmes chez ces deux auteurs (les descriptions linguistiques des codes restreints et élaborés ont été proposées à une époque où l'on n'étudie pas les interactions orales enregistrées et transcrites, les connaissances linguistiques mobilisées par Bernstein peuvent donc être considérées comme largement périmées), et il y a une dimension critique chez Bernstein que l'on ne retrouve pas chez les conversationnalistes, mais l'idée que ce qui est « à expliquer » dans la langue se trouve dans la société et non dans la grammaire est bien partagée.

Ce postulat du primat du social est également celui des interactionnistes-acquisitionnistes du domaine RAL, qui ne voient pas l'interaction sociale comme un simple déclencheur de processus cognitifs ayant trait à l'acquisition du langage, mais lui confèrent un rôle beaucoup plus important. Il me semble cependant qu'on peut distinguer deux types d'interactionnistes, les premiers faisant montre d'une conception « matricielle » de l'interaction, pour reprendre le sens technique d'« outillage en creux ou en relief, servant à reproduire une empreinte sur un objet soumis à son action » (Larousse) ; les seconds ayant une idée beaucoup plus « subjective » de l'interaction, dans le sens où ce n'est pas l'interaction elle-même qui va influencer directement l'acquisition, mais seulement l'interprétation que l'apprenant donne à ce qui se déroule dans l'interaction. Plus clairement : une conception matricielle de l'interaction implique d'accepter l'idée que toute conversation manifestant des traces d'exolinguisse est *de facto* une occasion propice à l'appropriation, alors qu'une conception subjective de l'interaction conduira au contraire à penser que c'est l'interprétation que fait le locuteur alloglotte de la situation qui

orientera ou non son attention sur les formes de la langue utilisées, conférant ainsi (ou non) un certain potentiel d'apprentissage à la situation. Si ses objectifs et ses intentions sont avant tout d'accomplir un certain nombre d'action (obtenir quelque chose, persuader, influencer quelqu'un, défendre une position...) et non de profiter de la situation pour exercer et augmenter ses ressources dans la langue utilisée, il ne se comportera pas en apprenant mais en locuteur défendant ses droits et ses intérêts.

2. L'interaction comme lieu de matérialisation de l'interlangue

La conception de l'interaction présentée au point 1 peut être considérée comme « forte ». Elle atteint son paroxysme au sein de la linguistique interactionnelle, qui considère la langue en priorité comme une propriété formelle émergent des pratiques langagières coordonnées plutôt que comme un répertoire de formes permettant l'action coordonnée.

Mais on peut s'intéresser à l'interaction exolingue, dans le cadre d'une étude sur l'acquisition des L2, sans partager tous les tenants et les aboutissants des conceptions matricielles ou subjectives présentées ci-dessus.

On peut ainsi vouloir enregistrer et transcrire une interaction exolingue avec comme objectif de rendre compte de la « mise en oeuvre de l'interlangue d'un locuteur alloglotte », notamment dans une étude longitudinale. On peut donc s'intéresser à l'interaction dans une perspective monologale. Dans ce cas, l'interaction est une des conditions possibles de la mise en oeuvre de l'interlangue, mais cette dernière pourrait également être sollicitée par des tests ou des tâches qui n'impliquent pas de collaboration. L'interaction est en quelque sorte dépositaire des efforts acquisitionnels d'un locuteur, et qu'elle puisse être, par ailleurs, un lieu et un moyen d'acquisition, c'est probable, mais cela ne fait pas partie de l'objectif prioritaire de la recherche de le prouver ou de le montrer. Dans cette conception « faible » de l'interaction, cette notion devient assez floue. L'interaction peut-être le lieu où l'on va capter « la motivation » du locuteur-apprenant, dimension au demeurant « insaisissables » dans une théorie de l'acquisition, selon Perdue & Klein 1992 :

« We are faced with that essential and elusive component of a theory of adult language acquisition-motivation. There must be some motivation for adults to apply their sophisticated language-processing capacities to the input from a new linguistics environment in the first place, and some motivation to go beyond a basic level of communicative proficiency toward a more TL-like production.» (Perdue & Klein, 1992: 269).

Ainsi, cherchant des facteurs pour expliquer les différences de rythme dans le processus de grammaticalisation de l'interlangue entre Santo et Andrea, deux italophones émigrés en

Angleterre, Perdue et Klein (op. cit.) font des remarques « en passant » sur la manière de communiquer des deux hommes. Andrea, dont l'interlangue se grammaticalise plus rapidement que celle de Santo, est présenté comme quelqu'un qui planifie ses énoncés, qui se laisse guider plutôt qu'il ne guide les échanges, au contraire de Santo, dont l'interlangue est restée plus proche de la variété de base, mais qui prend plus de risques dans l'interaction : il pose des questions, fait des commentaires, etc. Les auteurs relient le dépassement du niveau de la variété de base d'Andrea à sa sensibilité à l'entourage, à sa recherche de guidage linguistique, mais l'acquisition est néanmoins considérée comme relevant de l'apprenant lui-même. Il est en dernier ressort celui qui « gère » le processus d'acquisition du système de la langue, et l'interaction peut être un lieu privilégié pour accéder aux données langagières, en fonction du style interactionnel du locuteur, mais elle n'est en aucun cas centrale dans une théorie de l'acquisition.

3. L'interaction comme lieu et moyen d'acquisition

Après la conception faible des fonctionalistes rappelées au point 2, venons-en à une position moyenne, celle des interactionnistes pour qui la langue en interaction est une co-construction discursive, de laquelle il n'est guère pertinent d'isoler les productions d'un locuteur particulier. Autrement dit, on ne peut pas évaluer l'interlangue de l'apprenant A, car elle sera différente lorsqu'il parle avec B ou C, elle changera encore selon les tâches à accomplir, etc. La notion même d'interlangue comme compétence individuelle abstraite et mobilisable quel que soit le contexte est réfutée. La langue n'est plus un système — ou un système en construction dans le cas de l'interlangue — qui doit être mobilisé ou construit par un locuteur particulier pour se faire comprendre, mais un ensemble de ressources discursives diverses que les interactants « gèrent » ensemble. Dans cette vision des choses, l'interaction est toujours considérée comme un lieu d'acquisition, mais aussi un moyen, et des questions se posent quant à l'interprétation des observables. Pour certains en effet, il faut distinguer ce qui est de l'ordre de la communication et ce qui ressortit à la volonté d'apprentissage (cf. Vasseur 1991, « solliciter n'est pas apprendre »). Les finalités d'une théorie de la communication doivent être soigneusement distinguées de celles d'une théorie de l'acquisition (Bange 1992), l'acquisition concernant toujours et en premier lieu le lexique et les structures linguistiques de la langue cible. Pour d'autres en revanche, l'apprentissage est un effet induit, et non forcément visé, par les nécessités communicatives. Un bienfait collatéral, en quelque sorte. C'est ce que nous défendons en proposant la notion de *séquence potentiellement acquisitionnelles* (De Pietro, Matthey & Py 1989). On remarquera que

la deuxième position (l'apprentissage comme bienfait collatéral) est compatible à la fois avec la vision de l'interaction matricielle et celle de l'interaction subjective.

Les observables sont différents quand on s'intéresse à l'interaction dans cette conception « moyenne »: il ne s'agit plus de rendre compte de l'évolution dans le temps de la structuration des énoncés (en référence à la notion de phrase traditionnelle dans le courant « mainstream » du projet ESF des années 1980, telle qu'on le lit chez Klein & Perdue 1997, par exemple), mais de s'intéresser aux phénomènes de négociation discursive, à la sollicitation de formes, aux différentes manières de transmettre ces formes, à la construction interactive de syntagmes plus ou moins longs (en fait, surtout du lexique). Il s'agit aussi de s'intéresser à la ritualisation de ces activités communicatives, aux modes d'organisation interactionnelle différents selon la tâche à accomplir (Mahieddine 2009), ou même pour l'accomplissement d'une même tâche (Pekarek 1999), ainsi qu'à la coordination des tours de parole dans la production conjointe de la syntaxe (rôle de la co-énonciation dans l'actualisation d'un format syntaxique au sein d'un énoncé, mais aussi collaboration dans la transmission d'une structure interactive comme la paire adjacente question-réponse, Jeanneret & Py 2002).

La méthode choisie pour recueillir des données est également différente dans ce courant. On s'interdira en principe de recourir à des tâches définies au sein d'un protocole expérimental ou quasi-expérimental ; il s'agit de récolter des échantillons de communication de manière écologique, échantillons représentatifs de situations ordinaires vécues par les acteurs. La logique de laboratoire qui sous-tendait les travaux de l'ESF déjà mentionnés est délaissée au profit d'une démarche ethnographique. On passe de l'*in vitro* à l'*in vivo*.

4. L'interaction, lieu, moyen et objet de l'acquisition

C'est peut-être ce passage à une observation ethnographique qui fait que, peu à peu, le couplage interaction-acquisition se complexifie. On voit apparaître l'idée que ce qui est acquis dans l'interaction, ce ne sont pas seulement des formes linguistiques (qui vont tout de même se multiplier si tout se passe au mieux), mais ce sont aussi des séquences interactives, et plus largement des manières d'interagir dont l'apprenant deviendra de plus en plus familier, dans lesquelles il sera de plus en plus à même d'agir en tant que locuteur expert, en étant capable d'introduire des topics, de les développer, des les réorienter, etc. Ainsi, l'interaction devient également *objet* de l'acquisition comme l'affirment dès 1993 Berthoud & Py dans le chapitre

intitulé « L'interaction verbale, lieu, moyen et objet d'acquisition » (titre qui m'a justement inspiré pour cet hommage...):

« L'interaction verbale comporte en fait et paradoxalement ceci de spécifique qu'elle se pose à la fois comme cadre, moyen et objet de construction. [...] particularité qui n'est pas sans conséquence méthodologique importante, puisque le risque est constant de confondre les différents plans » (Berthoud & Py 1993 : 79).

On retrouve cette même idée de l'interaction objet d'acquisition chez Gajo & Mondada (2000), et, comme on l'a vu plus haut, dans Jeanneret & Py (2002), et plus largement parmi tous les didacticiens qui contribuent à diffuser le cadre européen de référence pour l'enseignement des langues. Apprendre à communiquer devient synonyme d'apprendre à interagir de manière adéquate, ou si l'on veut à pouvoir tenir de mieux en mieux son rôle de locuteur compétent, non pas en produisant des phrases bien formées mais en pouvant enchaîner/rebondir sur les propos de l'interlocuteur, introduire de nouveaux sujets de conversation, défendre son point de vue, etc. Les objets linguistiques auxquels s'intéressent les acquisitionnistes ont ainsi changé de nature au fur et à mesure que la pragmatique et l'analyse de l'interaction sont devenues centrales dans leur manière d'appréhender la langue et les phénomènes langagiers. L'importance prise par l'interaction en elle-même et pour elle-même entraîne un profond changement des représentations linguistiques encore marquées par une enculturation structuraliste et normative, qui fait surestimer le poids du système linguistique et sous-estimer la nature profondément pragmatique, dialogale et plastique des langues.

Cette conception « forte » de l'interaction, où cette dernière n'est plus seulement le lieu et le moyen de l'acquisition des langues, mais également son objet puisqu'il faut apprendre à interagir, c'est-à-dire avoir un comportement interactif adéquat qui vous confèrera le statut de membre d'un groupe ou d'une communauté dont vous désirez être membre. Les objets à propos desquels la dimension axiologique et normative (dont aucun linguiste ne semble pouvoir se défaire) s'exerce ont changé : il ne s'agit plus d'évaluer des « fautes de langues », mais des comportements interactionnels plus ou moins adéquats. Dans cette perspective, on pourrait d'ailleurs réinterpréter les différences entre Andrea et Santo en expliquant le comportement interactionnel du premier comme révélateur d'un manque d'autonomie, conséquence de sa trop grande focalisation sur les formes linguistiques au détriment de l'économie générale de la communication. Santo serait ainsi un meilleur apprenant de l'efficacité communicative... tout en restant plus proche de la variété de base qu'Andrea. Le développement des formes standard de la langue, formes calquées sur les variétés légitimes circulant au sein d'une communauté

monolingue de référence (dont on sait à quel point elle est fictive), ne semble plus être un critère déterminant dans l'approche interactioniste « forte » de l'acquisition décrite ici.

5. Point d'orgue

J'ai essayé de montrer dans ces quelques pages que les observables privilégiés par les différentes approches de l'acquisition et les théories de référence qui sont convoquées pour les expliquer permettent de reconstruire des conceptions linguistiques chez les chercheurs, qui renvoient finalement à une représentation sociale différente des langues et du langage. Il me semble que l'avènement de l'interaction à la fois comme lieu, comme moyen et finalement comme objet de l'acquisition, conduit à deux conclusions possibles:

L'une est de dire que la conception scientifique des langues est en train de changer et que ce changement se répercute dans la linguistique de l'acquisition et dans la didactique des langues. La vision de la langue mettant au centre de la représentation le « système lexico-morphosyntaxique » a vécu, elle doit maintenant être dépassée dans le sens d'une vision moins verbocentrée de la communication, qui est à chercher du côté de l'anthropologie et qui intègre des notions comme celles de multimodalité, de contextualisation, de ritualisations... voire d'activité distribuée, de cognition située et d'accomplissement pratique. La rigidité systémique induite par la vision structuraliste des langues doit être abandonnée au profit d'une vision beaucoup plus plastique des formes du discours, parfois éphémères. Il ne s'agit plus de s'intéresser aux structures pour elles-mêmes, mais aux actions permises par des ressources langagières diverses, dont des formes approximatives des modèles de référence.

L'évolution de la didactique des langues, telle qu'elle se manifeste dans le CECR, me semble engagée sur cette voie, qui peut se révéler difficile à tenir dès lors qu'on doit faire face à des enseignants de langue qui considèrent que leur activité en classe consiste avant tout à corriger des fautes et à donner un bon modèle de la langue qu'ils enseignent... Je me rappelle d'une intervention dans un colloque où un responsable d'un centre de langues se plaignait des dégâts commis par la banalisation du discours relativisant l'importance de la « maîtrise des langues » (entendue comme la maîtrise des structures correctes de la langue cible). « Si on peut dire n'importe quoi et mélanger toutes les langues, à quoi servent les profs de langues ? » se demandait-il.

L'autre conclusion possible est de dire qu'insensiblement, on perd de vue les finalités d'une théorie de l'acquisition comprise comme « qu'est-ce que l'apprenant doit apprendre ? » pour les

subordonner à une « grande théorie de l'interaction », système explicatif unifié de toute l'activité humaine. Comme toute grande théorie, celle-ci est fascinante, mais on est en droit de se demander si elle procure des outils appropriés pour appréhender de manière satisfaisante cet autre objet fascinant qu'est la grammaticalisation des énoncés au cours d'une certaine durée, par exemple. Je pense que non, car la grammaticalisation ne peut être saisie de manière satisfaisante par les outils conceptuels mis à disposition par l'analyse de l'interaction. Rendre compte de la grammaticalisation, c'est-à-dire accorder un statut central au passage entre l'iconicité et la motivation des premiers énoncés en L2 à l'arbitrarité permises par les marques flexionnelles, casuelles, etc. reste une finalité importante d'une théorie de l'acquisition, et le fait de disposer d'un modèle linguistique de ce passage, comme celui de Givón, par exemple, qui postule l'existence d'un mouvement général du mode pragmatique au mode syntaxique dans le développement langagier (Givón 1985 : 1018), ou encore celui du dernier avatar générativiste (Le Programme Minimaliste), qui peut être testé sur des données empiriques contenues dans les grandes bases de données longitudinales actuellement à disposition des chercheurs (cf. par exemple Prévost & White 2000) est tout à fait légitime et pertinent.

Je n'ai ainsi pas de peine à faire coexister dans ma vision des choses le modèle du Programme Minimaliste et la théorie socioculturelle de l'acquisition, alors que leur origine philosophique sont radicalement autre et que les conceptions linguistiques qu'elles présupposent sont également totalement opposées. Il n'en reste pas moins que ce modèle propose une explication des différences adultes-enfants dans la mise en place progressive de la flexion verbale en L2 et qu'il est, à ce titre, intéressant. Accorder de l'intérêt au Programme Minimaliste ne signifie pas qu'on partage la croyance génétique de la Grammaire Universelle de Chomsky, ni sa conception très monolingue de la langue. A l'inverse, reconnaître la place centrale de l'interaction dans les faits de langue n'interdit pas de s'intéresser uniquement au développement de la morphologie verbale dans une variété d'apprenant, sans forcément passer par les questions liées à l'accomplissement pratique de l'interaction.

Cet éclectisme est possible dès lors qu'on ne considère pas la science comme une église, ni les théories comme des vérités révélées pour chercheurs en quête de vérité, mais simplement pour ce qu'elles sont : des idées utiles pour penser la langue et le langage dans ses dimensions nombreuses et irréductibles.

Références

- Ardity Jo, « Spécificité et diversité des approches interactionnistes », *Aile* n° 21, 1994, p. 167-202.
- Avanzi Mathieu & Horlacher Anne-Sylvie (éds), « Structuration grammaticale et structuration discursive », *Travaux neuchâtelois de linguistique (TRANEL)* n° 47, 2007.
- Bange Pierre, « La régulation de l'intercompréhension dans la communication exolingue », communication dans le cadre du Réseau Européen de laboratoires sur l'Acquisition des langues, Aix-en-Provence, 30 novembre – 5 décembre 1987, manuscrit non publié.
- Bange Pierre, « A propos de la communication et de l'apprentissage en L2, notamment dans ses formes institutionnelles », *Aile* n° 1, 1992, p. 53-85.
- Bartning Inge, « L'activité interactionnelle dans une étude longitudinale de l'acquisition du français langue étrangère », in Bouchard Robert *et al.* (éds), *Acquisition et enseignement/apprentissage des langues*. Actes du VIIIème Colloque International « Acquisition d'une langue étrangère: perspectives et recherches », Grenoble, LIDILEM, 1992, p.123-136.
- Berthoud Anne-Claude & Py Bernard, *Des linguistes et des enseignants*, Berne, Lang (Exploration), 1993.
- Bozier, Christine, « La sollicitation dans l'interaction exolingue en français », *Etudes romanes de Lund* n° 75, 2005, Thèse de doctorat.
- Bruner Jerome, *Savoir faire, savoir dire*, Paris, PUF, 1983.
- Dausendschön-Gay Ulrich & Krafft Ulrich, « Eléments pour l'analyse du SLASS », communication au 3ème colloque du Réseau Européen de laboratoires sur l'Acquisition des langues, Bielefeld, mai 1990, manuscrit non publié.
- Dausendschön-Gay Uli & Krafft Uli, « Rôle et faces conversationnels. A propos de la figuration en situation de contact », in Russier Catherine *et al.* (éds), *Interactions en langue étrangère*. VIIe colloque du GRAL, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, p. 37-48.
- De Pietro Jean-François, Matthey Marinette & Py Bernard, « Acquisition et contrat didactique: les séquences potentiellement acquisitionnelles de la conversation exolingue », in Weil Dominique & Fugier Henriette (éds), *Actes du troisième colloque régional de linguistique*, Strasbourg, Université des sciences humaines et Université Louis Pasteur, 1989, p. 99-124 (réédité dans Gajo *et al.* 2004).
- Gajo Laurent & Mondada Lorenza, *Interactions et acquisitions en contexte*, Fribourg Suisse, Editions universitaires, 2000.
- Gajo Laurent, Matthey Marinette, Moore Danièle & Serra Cecilia (éds), *Un parcours au contact des langues. Textes de Bernard Py commentés*, Paris, Didier (LAL), 2004.
- Giacomi Alain, « Processus de structuration de l'énoncé en acquisition et interaction », in Giacomi Alain & Véronique Daniel (textes réunis par), *op. cit.* p. 287-303.

- Giacomi Alain & Véronique Daniel (textes réunis par), *Acquisition d'une langue étrangère. Perspective et Recherches*. Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1986.
- Givón Talmy, « Function, structure and language acquisition », in Slobin Dan (Ed.) *The Cross-Linguistic Study of Language Acquisition*, Hillsdale, NJ, Lawrence Erlbaum Associates, 1985, p. 1005-1027.
- Jeanneret Thérèse & Py Bernard, « Traitement interactif de structures syntaxiques dans une perspective acquisitionnelle », in Cicurel Francine & Véronique Daniel (coord.), *Discours, action et appropriation des langues*, Paris, Presse Sorbonne nouvelle, 2002, p. 37-52.
- Mahieddine Azzeddine, *Dynamique interactionnelle et potentiel acquisitionnel des activités communicatives orales de la classe de français langue étrangère. Analyse comparative de deux types d'activités avec des apprenants algériens*. Thèse de doctorat, Ecole doctorale algérienne de français, 2009, <http://opus.grenet.fr/dokeos/edaf/courses/TELETU/>
- Matthey Marinette, *Apprentissage d'une langue et interaction verbale*, Berne, Lang, 2003 (deuxième édition revue et complétée).
- Mondada Lorenza, « Contribution de la linguistique interactionnelle », in Durant Jacques, Habert Benoit & Laks Bernard, *Congrès mondial de linguistique française — CMLF08*, Paris, Institut de linguistique française, 2008, disponible en ligne.
- Mondada Lorenza & Pekarek Doehler Simona, « Interaction sociale et cognition située: quels modèles pour la recherche sur l'acquisition des langues? », *Aile* n° 12, 2000, p. 147-174.
- Pacheco López Sandra Milena, *Interaction orale et déploiement linguistique chez des apprenants hispanophones en milieu homoglotte : le cas de la dislocation*. Thèse de doctorat, Lyon 2, février 2010.
- Pekarek Simona, *Leçons de conversation: dynamiques de l'interaction et acquisition de compétences discursives en classe de langue seconde*, Fribourg, Editions Universitaires, 1999.
- Pekarek Doehler Simona « Une approche interactionniste de la grammaire : réflexions autour du codage grammatical de la référence et des topics chez l'apprenant avancé d'une L2 », *Aile* n° 21, 2004, p. 123-166.
- Perdue Clive & Porquier Rémi, « Présentation », *Encrages*, Université de Paris 8, Vincennes, automne 1979, p. 4-8.
- Prévost Philippe & White Lydia, « Accounting for morphological variation in second language acquisition: truncation or missing inflection? », in Friedmann Marc-Ariel & Rizzi Luigi, *The acquisition of syntax. Studies in comparative Developmental Linguistics*, London, etc., Longman, 2000, p. 202-235.
- Py Bernard, « L'acquisition vue dans la perspective de l'interaction », *DRLAV* n° 41, 1989, p. 83-100.
- Todorov Tzvetan, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Paris, Seuil, 1981.
- Vasseur Marie-Thérèse, « Solliciter n'est pas apprendre, initiative, sollicitation et acquisition d'une langue étrangère », in Russier Catherine *et al.* (éds), *Interactions en langue étrangère*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1991, p. 49-60 (VIIe colloque du GRAL, « Acquisition d'une langue étrangère. Perspective et Recherches »).

